

Jean-Louis Alibert donnant une leçon de médecine, devant le pavillon Gabrielle de l'Hôpital Saint-Louis à Paris.
Huile sur toile peinte en 1822 par René Berthon,
exposée au Musée Municipal Urbain Cabrol.



ORIGINE DES NOMS DE RUE

Rue Alibert

Rue Alibert



La rue Alibert doit son nom à Jean-Louis Alibert, qui fait partie des illustres villefranchois, de ceux qui côtoyèrent les rois et qui acquirent une renommée nationale et européenne.

C'est le 2 mai 1768 que naquit, 10, rue du général Prestat, Jean Louis Alibert, fils d'un magistrat, conseiller au Présidial de la ville et quatrième enfant d'une fratrie de 8.

Jean Louis Alibert fait ses études au collège des Pères de la Doctrine Chrétienne ou Doctrinaires de Villefranche de Rouergue puis il se rend à Toulouse, en 1785, où il prépare un noviciat. A Toulouse, il fait la connaissance du philosophe Pierre Laromiguière et se passionne pour les lettres et la littérature. Peu de temps après, Alibert séjourne à Paris où il suit un temps les cours de l'école normale. Il fréquente plusieurs salons de la capitale et côtoie de jeunes intellectuels brillants. Influencé par Pierre Georges Cabanis, Alibert intègre l'école de la santé, créée en 1794. Étudiant, il écrit déjà des articles médicaux et crée, en 1796, la société d'Emulation. Sous la direction de Pinel, Alibert prépare une thèse sur les « Fièvres péricieuses » soutenue en 1799.

En 1801, il est nommé médecin Adjoint à l'hôpital Saint Louis de Paris. L'année suivante, il est promu médecin titulaire. En 1819, il accède au grade de médecin chef. Brillant médecin, il est également un grand enseignant et donne des leçons qui attirent les étudiants, les médecins, les étrangers et quelques notables. Le Pavillon Gabrielle que Jean Louis Alibert dirige devient trop étroit, il donne ses cours en plein air, sous forme de causeries.

Professeur à la faculté de médecine de Paris et membre de l'Académie de médecine, Jean Louis Alibert est un pionnier. Il peut être considéré comme le premier clinicien hospitalier à se spécialiser en dermatologie. Il fonde l'École de Dermatologie de l'hôpital Saint-Louis, l'une des toutes premières au monde au XIX^{ème} siècle. Depuis l'hôpital Saint-Louis, notre illustre villefranchois décrit de nombreuses dermatoses, dont le mycosis fongoïde. Il s'attache à classer les maladies de la peau selon une classification inspirée de la bo-

tanique : son fameux Arbre des Dermatoses.

Selon Alibert, le tronc représente la peau, et les douze branches symbolisent chacune une des douze classes de dermatoses. Les branches se divisent en espèces, groupes, genres... à la manière des classements des plantes.

Au lendemain de la Révolution et avec le retour de la monarchie, Jean-Louis Alibert est nommé médecin consultant du roi Louis XVIII. En 1818, il est nommé premier médecin ordi-

naire du roi. Il constate le décès du roi le 15 septembre 1824. Charles X, qui lui succède, le conserve comme médecin personnel et le récompense en le nommant Baron le 6 novembre 1827.

Décédé le 4 novembre 1837 à Paris, il est inhumé au cimetière du Père Lachaise. En 1838, son corps est transporté à Villefranche, dans la Chapelle des Pénitents Noirs puis dans la Chapelle Sainte Barbe. Le 11 juillet 1838, il est définitivement inhumé dans une chapelle du



L'Arbre des Dermatoses, imaginé par Jean-Louis Alibert

Domaine des Peyrous à Marin. ■

FICHE COLLECTION N°25



Avant la construction (fin XIXe) de l'Aqueduc destiné à acheminer l'eau des collines du Ségala vers la ville (photo de droite) la Fontaine de la Place éponyme fut pendant plusieurs siècles l'une des principales sources d'approvisionnement en eau des villefranchois

HISTOIRE

L'approvisionnement en eau des Villefranchois

L'approvisionnement en eau des villefranchois

L'approvisionnement en eau des Villefranchois va connaître une avancée spectaculaire à la fin du XIX^{ème} siècle, sous l'impulsion du Maire, Marcellin Fabre, qui mène un projet colossal consistant à acheminer l'eau vers la ville depuis les collines avoisinantes.

Jusqu' alors, les habitants subissaient les harassantes corvées du ravitaillement d'eau assuré en grande partie par la principale fontaine publique du centre ville, le griffoul, avec sa vasque de pierre monolithe de 1340.

Grâce à ce projet très attendu par la population, les Villefranchois bénéficieront d'une alimentation en eau constante, d'un accès à l'eau plus près de leurs maisons, réduisant ainsi les tâches pénibles de transport d'eau.



Le réservoir d'eau de Combenègre

Ce réseau de 25 bornes fontaines constitue aussi une avancée considérable dans le domaine de l'hygiène.

Les bouches à incendies offrent, quant à elles, plus de sécurité

au cœur de la bastide, vulnérable en cas d'incendie, par son dense maillage des rues.

Après plusieurs années de réflexion et d'études, le projet est définitivement validé par délibération du conseil municipal du 29 mai 1887. Les travaux peuvent alors débuter. Le chantier est titanesque. Les opérations de terrassement, maçonnerie, drainage, plomberie, installation des canalisations ne se font pas sans peine dans un environnement naturel particulièrement accidenté.

L'approvisionnement en eau devra s'articuler autour de la mise en réseau d'un nombre considérable de petites captations, dans les divers vallons des collines du sud-est de la ville. En centre-ville, le projet prévoit l'installation de 25 bornes fontaines incongelables et 41 bouches d'arrosage et d'incendie.

La canalisation des diverses eaux captées implique la réalisation d'un aqueduc. Celui-ci se présente sous la forme d'une conduite circulaire de 60cm de diamètre fabriquée, sur place, en pierre et en ciment. Epaisse de 12 cm, cette conduite de près de 4 km de long a nécessité la construction de plusieurs ouvrages d'art pour l'acheminement de l'eau d'un vallon à un autre. Cet aqueduc débouche sur un réservoir de 1 200 m³ construit pour l'occasion. De ce point, l'eau est ensuite acheminée en ville par une conduite où elle

sera distribuée aux habitants par les bornes fontaines réparties dans tout le centre-ville.

Au fil du temps, cette nouvelle aduction d'eau, encore utilisée de nos jours, ne peut quantitativement couvrir tous les besoins en toutes saisons. Le recours à la rivière Aveyron s'impose, via un filtrage artificiel des eaux de la rivière. A partir de 1925, deux systèmes d'alimentation en eau cohabitent donc, les eaux de l'Aveyron venant alimenter le réseau existant. Le débit sera alors quadruplé. ■



Cette plaque est visible dans l'Hôtel de Ville à l'entrée de la salle du Conseil Municipal